

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il est une chose digne de remarque, à propos de modes, et qui saute aux yeux de quiconque observe : c'est que le fabricant, le confectionneur s'inspirent toujours du dernier succès pour créer les types de la saison nouvelle. Et cela se rapporte non-seulement aux tissus, mais aux vêtements et aux chapeaux, depuis la forme jusqu'à la garniture.

On en pourrait citer maint exemple : le tissu neigeuse, entre autres, apparaît comme une idée mère, dont l'éclosion est due au fameux ballet de la neige du *Voyage dans la lune*; ce tissu a été la grande attraction de la mode pendant l'hiver 1876-1877 et s'est reproduit l'été suivant. Il en est résulté que l'hiver qui vient de s'écouler nous a montré une foule d'étoffes dérivant de ce principe : le tissu « à flocons »; c'est encore lui qui nous a valu les bourrettes et les brochés de toutes catégories dont nous jouissons à l'heure présente.

Le cachemire de l'Inde, dont les brins de laine ressortent et qui fut en si grande faveur il y a un an, nous a amené les étoffes poilues de cet hiver; mais, pour le coup, on avait été trop loin, et l'on a si bien abusé du poil que personne aujourd'hui n'en veut plus ! Le cachemire de l'Inde vit encore cependant, mais lisse, soyeux, enviable sous tous les rapports, et de peur qu'on ne le confonde avec l'ancien, il prend le nom de *cachemire indien*. De ce dernier tissu dérivent tous ces jolis « beiges », en croisé et en non croisé, qu'on appelle cachemire beige et mousseline beige. Leurs nuances ne sortent pas des tons neutres, c'est-à-dire qu'ils commencent au gris argent et au mastic clair pour finir aux nuances feutre et havane.

Le genre « tailleur », qui a eu tant de succès tout l'hiver, pour ce qui est de la coupe et de la façon des confections et même de certaines robes, nous vaut aujourd'hui une série d'étoffes nouvelles. Cette idée mère a inspiré la création d'un type de lainage qui répond bien au caractère masculin du vêtement. Ce sont des quadrillés tout laine, non croisés, présentant l'aspect des nouveaux draps pour pantalons d'homme. Les dispositions varient

d'un carreau minuscule, dont les côtés dessinent des zigzags, à des rayures de même sorte; les dessins, très-nets, sont serrés, et les couleurs restent dans la limite du ton neutre. C'est donc tout à fait distingué, et comme l'étoffe coûte six francs le mètre, on peut être à peu près assuré qu'elle ne tombera pas dans le domaine public. Il y aura, toutefois, une particularité à observer, avec ces tissus nouveaux : c'est qu'il pourra arriver qu'une

femme ainsi habillée se trouve près d'un monsieur ayant un pantalon semblable à sa robe, ce qui sera assez original, si ce n'est ennuyeux. Enfin, nous voilà appelées à faire concurrence aux jeunes « gommeux ! » Nous avions déjà le grand paletot anglais croisé devant, avec ses deux rangs de larges boutons, et puis le petit chapeau melon; nous sommes au complet maintenant... Il ne nous manque plus que le *stick* à tête de chien; espérons que la mode ne l'oubliera pas au moment des eaux !

Nous ferons un autre rapprochement, au sujet du concours que la mode passée offre à la mode actuelle; nous voulons parler des plastrons de corsage. En a-t-on assez porté depuis un an ! Sous forme de gilets ou de bandes, on a usé de tous les systèmes. Il en résulte que les passementiers, saisis de cet état de choses et flairant là un succès pour eux, ont imaginé le plastron mobile en riche passementerie, et perlé ou non, à volonté. L'idée en est heureuse et les femmes de goût ne peuvent qu'y souscrire. Peut-être

la dépense première est-elle un peu forte, mais ce genre de travail offre l'avantage de pouvoir servir indéfiniment, aujourd'hui surtout que l'art de la passementerie a fait d'immenses progrès; la plupart des modèles, en effet, sont établis de façon à se diviser et à pouvoir se placer dans tous les sens, ici et là. Nous avons déjà indiqué à nos lectrices une passementerie à « feuilles de fougère », disposée par garnitures complètes, pour encadrement de robe à plastron et tablier. Nous signalerons un autre modèle très-riche, qui convient aux belles confections : ce sont des quilles en passementerie, avec ou sans jais et parsemées de



P. N° 410. — CHAPEAU DE DEMI-SAISON.

Modèle de M<sup>me</sup> A. Séguin (rue des Colonnes, 1).



pendeloques, d'olives ou de boucles satinées; la hauteur de ces quilles varie à partir de 25 centimètres. Ce genre convient parfaitement aux vêtements-visite et se superposent sur les coutures du dos, ce qui allonge la taille et lui donne une grâce infinie.

La broderie, dont le succès ne fait que croître et embellir, nous ramène forcément aux vêtements soutachés. Nous avons aperçu, aux dernières courses d'Auteuil, un modèle fort réussi en ce genre : il avait la forme d'un dolman-visite, de hauteur moyenne et prenant bien la taille. L'étoffe était une sorte de vigogne drapée, de ton feutre; le tout surchargé de soutache de même nuance, entremêlée de fils métalliques argent et arc-en-ciel. Une lourde frange de chardons et de soie laminée, entortillée de fil métallique et assortie aux broderies, suivait les bords du vêtement. Nous ajouterons que ce vêtement faisait sensation au champ de courses. Le fil métallique est une nouveauté à signaler; par une heureuse combinaison, il remplace au mieux la perle, et il faut y regarder de bien près pour découvrir la différence. On en a profité pour l'introduire dans un grand nombre de garnitures; il se trouve notamment tissé dans certains galons auxquels il donne une grande richesse d'aspect. Une raison majeure contribuera au succès de ce nouvel élément : c'est qu'il coûte bien moins cher que la broderie de perles.

Les courses d'Auteuil ont été fort suivies cette année; au mauvais vouloir que les femmes montraient, il y a un an, a succédé un entrain extraordinaire. Les retours sont particulièrement animés; ils rappellent ceux du Grand-Prix par la quantité des équipages. Aussi l'avenue des Champs Élysées est-elle bondée de curieux qui se pressent pour les voir passer. Nous avons pu apercevoir, pour notre part, quelques toilettes, dont une notamment mérite d'être citée.

C'est une robe princesse en fantaisie de laine et soie vert bronze. Le devant du corsage se ferme en biais, et son ouverture, qui se prolonge jusqu'au bas du tablier, est ornée d'une bande de duvet de ton loutre. Deux volants de faille ruchée entourent la robe; ils sont surmontés d'une bande de duvet. Le bas du devant est drapé en plis souples, relevés au milieu, où ils restent fixés par des nœuds de ruban. La robe est resserrée derrière et ornée d'une draperie bordée de duvet, qui est placée au bas du dos et retombe sur la traîne en pointes de peplum. Le costume est complété par une mantille-visite, de même étoffe, entourée de duvet et garnie devant et derrière d'un plastron d'effilés Tom-Pouce d'un effet mousseux on ne peut plus agréable.

MARY D'AUBERVILLE.



#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 410.

CHAPEAU DE DEMI-SAISON. — Forme assez haute, à passe Marie-Stuart renversée sur les côtés, baissée au milieu et recouverte de faille loutre. Ruban de même couleur autour de la calotte et plume de ton dégradé sur le côté. Un bandeau de faille rose orne le dessous; nœud sur le côté et brides de ruban pareil.

G. N° 850.

TOILETTE DE VISITE POUR LE SOIR. — 1 et 2. Même costume (devant et dos) en broché de soie et laine vert mousse et faille bronze. — Robe princesse, ornée devant et derrière d'un plastron de faille tout plissé, qui coupe des bandes vert mousse brodées de soie rose. La dernière bande se termine par des franges vertes et roses, retombant devant sur le tablier et derrière sur la traîne rajoutée. Le tablier, en faille, est pris dans la couture de côté du plastron; il est bouillonné et drapé jusqu'à la traîne, où il se fixe par un nœud de ruban rose. Une bande brodée avec frange borde tout le bas du tablier; nœuds de ruban rose sur le côté. La traîne rajoutée est

en faille et se termine par un grand volant plissé, coupé de bandes brodées. Un plissé de faille entoure le bas des manches; il est fixé par des bandes semblables. Le corsage est ouvert en carré, avec bande brodée sur les bords. — Colerette plissée en crêpe lisse à l'intérieur du corsage et manchettes pareilles. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

DG. N° 859.

NOUVEAUX MODÈLES DE LINGERIE POUR TROUSSEAU. — 1. Jupon « sachet » en foulard rose ouaté, capitonné et parfumé à l'iris. Le bas du jupon est garni d'un volant plissé, puis d'un second volant froncé qui borde une dentelle de Mirecourt. Un bouillonné de foulard dont les bords sont garnis d'une petite dentelle semblable forme la tête du second volant.

2. Coiffure de dentelle (application) coquillée, avec coques de ruban rose et jacinthes entremêlées, le tout formant pouff. Le ruban et la dentelle descendent sur les côtés et se terminent derrière par un nœud aiguillette.

3. Col fichu en toile fine, formant une partie rabattue en pèlerine, à longues pointes, et une partie montante. Les bords du fichu portent une galerie de jours que suit un volant de broderie anglaise.

3 bis. Manchette assortie au col fichu n° 3, en toile et broderie avec points à jour.

4. Col *Richelieu* en velours noir doublé et bordé de satin blanc. Une guipure de Venise est posée à plat sur le velours; elle fait le tour du col qui complètent une ruche de crêpe lisse blanc et un nœud aiguillette en satin blanc.

4 bis. Manchette destinée à accompagner le col n° 4 et composée de même.

5. Bonnet du matin. Fond mou en organdi, entouré d'un rûché de faille Vésuve voilé d'un volant de valenciennes. Large chou « colimaçon » de ruches et dentelle de même genre sur le sommet avec une rose blanche au milieu.

6. Chemisette russe pour toilette du matin. Ce modèle, en foulard bleu pâle, est orné de petits plis sur le devant. Son large col, montant derrière et à coins renversés devant, est garni de plissés de foulard relevés de valenciennes et formant jabot. Même garniture au bord des manches.

7. Col de toile, orné d'un quadrillé de jours et de broderie au plumetis, avec un volant de guipure du Puy. Nœud de ruban caroubier pour fermer le col.

7 bis. Manchette assortie au col de toile n° 7.

8. Corsage de dessous, pour robe ouverte. Montant derrière, il forme colerette modeste devant. Sa garniture se compose de valenciennes et de petits plis.

9. Peignoir de piqué blanc. Le devant et les côtés sont de coupe princesse, tandis que le dos forme un corsage et une jupe montée à plis creux. Un double rang de dentelle de Mirecourt orne le bas du dos, puis les côtés jusque devant; cette disposition détache le haut du vêtement et simule un paletot. Le milieu de devant, qui se ferme par une ligne de boutons de nacre, est orné de deux volants de dentelle de Mirecourt. Ce col rabattu, le bas des manches et la poche sont ornés de même.

10. Fichu de dîner, en tulle dentelle, entouré d'une application d'Angleterre et fermé sur le corsage par un bouquet de roses.

11. Col de batiste encadré de points à jour et garni d'une dentelle russe en fil brodée de rouge.

11 bis. Manchette assortie au col n° 11.

12. Saut du lit en piqué blanc, entouré d'un volant de nansouck brodé et festonné, monté à plis plats. Large col rabattu (genre *Marion Delorme*), garni de même, ainsi que les poches et les parements des manches. Boutons de nacre.

13. Col-cravate en percale, à larges bouts, garni de piqûres et d'un volant de broderie anglaise.

14. Chemise de jour en batiste. La gorgerette est garnie de plis cousus, encadrés d'entre-deux brodés et de bandes également brodées et plissées. Cette garniture fait le tour de l'encolure de la chemise et de l'entourure des bras; elle tient lieu de manches.







1500<sup>F</sup>

A. Leroy, imp. et des Muses, 66

Jules Davry

J. B. Remy

Ad. Combaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre, N<sup>o</sup> 3.

Croffet et Nouveautés des Grands Magasins du Coin de Rue, s. Montmartre, 6 et 8.

Ciinture-Royauté et Jupons de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, s. Aubert, 12.

Entered at Stationer's Hall.

11. Mante en perles  
lentes pures, avec  
laine soie brodée en  
le dessous et sur man  
pelle plus ouverte.

**Description de**

Coste d'été. —  
deux épous pour petite  
pures, pure redingote  
manche le bas; la p  
ant de l'ère blanc, q  
sur le bas de la redingote  
lat bout termine le bas  
laine. Parure en l'ère  
cote. — Les yeux guère  
pre et l'ère l'année. —  
de l'ère l'ère, cravate de  
cote: 1 l'ère.

1. Costume Watteau, en  
de 1 l'ère. — Robe p  
man papillon rose. Les  
de l'ère et garni de s  
de l'ère seulement s  
de. La manche s'ouvre  
man cote du col, sont  
de. — Chapeau de p  
pre d'une l'ère de  
de la calotte et noue sur  
l'ère.

4 et 5. Costume vu de  
vert cote (c'est-à-dire c  
— Robe princesse en  
robe est l'ère devant  
Les manches sont ornées  
de. — Robe en l'ère  
l'ère. Ses l'ère, ainsi  
l'ère de taille de l'ère  
l'ère et des l'ère  
de l'ère. — Chapeau de  
de l'ère d'un seul côté  
propres et fixés sur le c  
de la toilette com

1. Costume de drap gr  
et, bouton sous le p  
de l'ère ligne de boutons de  
l'ère, garni de boutons  
de l'ère de l'ère  
— Les yeux bleu et bl  
de l'ère d'une robe de pl  
l'ère.

**Descripti**

Amaz

Francis rancise. —  
le genre colorie n° 139  
de, des autre numero  
de:

- 1. Devant, que l'on dra
- 2. Petit côté du dos.
- 3. Dos, qui se rattache
- 4. Manche.



15. Matinée en percale. Plastron de petits plis cousus, coupés par des barrettes piquées, avec volant de broderie dans le haut et dans le bas. Mêmes volants brodés autour du cou, sur les côtés du plastron, dans le bas du vêtement et aux manches; tous ces volants sont fixés sur une bande de petits plis cousus.

#### Description de la gravure coloriée n° 1500 E.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1 et 3. Costume de cachemire bleu azur (vu sous deux aspects), pour petite fille de trois à quatre ans. — Vêtement de forme princesse, genre redingote, simulant un plastron devant, avec larges pattes croisées dans le bas; la partie de dessus est boutonnée de côté sous un nœud. Un liséré blanc, qui encadre le plastron, borde les pattes, ainsi que tout le bas de la redingote, y compris les bords de la fente du dos. Un volant froncé termine le bas de la robe, dont tous les boutons sont en nacre blanche. Parement liséré et boutonné au bas de la manche, avec nœud de ruban. — Longues guêtres en tricot de laine bleue de ton assorti. — Lingerie en basin festonné. — Chapeau de feutre blanc, garni d'une écharpe de crêpon bleu, croisée derrière sous une étoile d'acier. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume Watteau, en faille grise et foulard rose, pour petite fille de six à neuf ans. — Robe princesse en faille grise, fermée devant par des nœuds papillon roses. Les manches sont ornées d'un parement de foulard rose dentelé et garni de volants plissés. — Matinée de foulard rose, fermée dans le haut seulement sous un col de même étoffe, qui appartient à la robe. La matinée s'ouvre ensuite sur le devant de la robe, et tous ses bords, comme ceux du col, sont dentelés, lisérés et garnis de plissés. — Lingerie plate. — Chapeau de paille de riz blanche; la passe relevée d'un côté et garnie d'une branche de fleurettes roses. Large ruban rose disposé autour de la calotte et noué sur le côté. — Prix du patron de la toilette entière : 3 francs.

4 et 5. Costume vu de devant et de dos, en neigeuse et armure de laine vert coulé (c'est-à-dire d'un ton pâli) pour petite fille de neuf à onze ans. — Robe princesse en neigeuse, entourée d'un volant de faille plissée. Cette robe est fermée devant par des brandebourgs en lacet avec boutons de soie. Les manches sont ornées d'un revers de faille, garni de brandebourgs pareils. — Habit en armure, fermée dans le haut devant par trois brandebourgs. Ses bords, ainsi que ceux d'une poche placée sur le côté, sont bordés de faille de même ton. Les pans sont réunis au milieu par des brandebourgs et des boutons pareils aux autres. — Lingerie plate et cravate verte. — Chapeau de paille de riz blanche. La passe, plate tout autour, est relevée d'un seul côté. Ruban et plumes de même ton que la toilette, groupés et fixés sur le côté par une boucle de nacre. — Prix du patron épinglé de la toilette complète : 3 francs.

6. Costume de drap gris léger, pour petit garçon de six ans. — Pantalon court, boutonné sous le genou. — Gilet demi-ouvert, se fermant par une seule ligne de boutons de même couleur. Veston à dos ajusté et devants ouverts, garni de boutons gris. Les parements de la poche et de la manche sont bordés de dépassants de popeline. — Col rabattu et cravate rouge. — Bas rayés bleu et blanc. — Chapeau de feutre gris, entouré d'un ruban et garni d'une aile de plusieurs couleurs. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

#### Description du patron coupé.

Annexe des éditions nos 2, 3 et 4.

POLONAISE PRINCESSE. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure coloriée n° 1499 (fig. 1), qu'on trouvera, ainsi que sa description, dans notre numéro du 23 mars. — Il se compose de quatre morceaux :

1. Devant, que l'on drape légèrement sur le côté à l'endroit indiqué par des crans.
2. Petit côté du dos.
3. Dos, qui se rattache au petit côté par deux crans.
4. Manche.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 160.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume de faille bleu ciel et mousseline de laine quadrillée à pointillés noirs sur fond bleu de même ton que la faille. — Le milieu du dos, de forme princesse, constitue la traîne avec deux volants dans le bas. Aux coutures du dos commence le jupon plat, sur lequel est drapé le tablier; ce jupon est monté sur une ceinture qui se ferme à la faille sous le corsage. Les petits côtés tombent tout droit et forment des panneaux sans garniture; ils sont réunis au bas de la traîne et du jupon. Un tablier-tunique, entouré de franges, est drapé haut derrière et passe sous les petits côtés, auxquels on a eu soin de laisser une ouverture. Les draperies de la tunique sont fixées au bas du dos et leurs franges retombent sur la traîne. Une écharpe de faille, qui part de la ceinture du jupon, orne le côté et, passant sous le petit côté, va former un nœud au bas de la traîne, près du panneau opposé. — Cuirasse-gilet en faille bleue, fermée par des boutons boules. Double corsage liséré de faille et garni de boutons pareils, avec large col rabattu. — La manche est ornée d'un double parement et de boutons semblables aux autres. — Lingerie festonnée. — Chapeau de paille à passe relevée, garni d'une plume amazone de même ton que le costume. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

### NOUVEAU

## PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été** (saison de 1878), et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA sera à leur disposition à partir du 1<sup>er</sup> avril.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable sous tous les rapports.

Nous avons, cette fois encore, la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complètement nos lectrices; elles en jugeront, du reste, par la description des toilettes, qui sera insérée dans un de nos prochains numéros.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en les engageant à nous demander sans le moindre retard cette planche unique dans son genre.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition (le 1<sup>er</sup> avril) et **franco**, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de **MM. A. GOUBAUD ET FILS**, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.



## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Le goût des autographes se répand de plus en plus. Ce n'est pas que les amateurs connaissent tous ou adoptent la science graphologique du bon M. Michon, — car, raisonnablement, ils ne pensent pas que l'on puisse, sans se tromper, discerner le caractère d'un écrivain d'après son écriture, — mais seulement, et cela se comprend, en raison de l'importance qu'ont acquise leurs auteurs. Ainsi il vient de se vendre, ces jours-ci, un grand nombre d'autographes de nos contemporains, qui sont montés à des sommes folles : un manuscrit de Victor Hugo, par exemple, a atteint 400 francs ; un manuscrit de George Sand, 100 francs ; et tous les autres autographes ont eu leur valeur !

Mais que vont devenir les autographes, si la découverte dont nous informe un journal américain n'est pas un canard venant de de l'autre monde ! *L'American Journal* annonce, comme un fait très-réel, que la parole écrite vient d'être trouvée et qu'on pourra désormais envoyer par la poste, au lieu d'une lettre, sa parole parlée. Voici comment :

Cette parole parlée sera représentée par une légère feuille d'étain dentelée, sur laquelle on écrira à l'aide d'un petit burin ce qu'on voudra dire. Un monsieur Thomas Edison, l'inventeur de cette merveille, a déjà créé une petite machine qui parle toute seule quand on tourne une certaine manivelle ; elle vous dit : « bonjour », vous demande « comment vous vous portez », etc. Ayant en votre possession cette petite machine, vous lui appliquerez la susdite feuille d'étain et elle vous en fera à haute voix la lecture ; seulement on devra prendre le soin de noter sur sa lettre la vitesse de rotation du cylindre qui doit en faire la lecture ; autrement il pourrait arriver qu'une voix d'enfant parlât au lieu de celle d'un homme, et vice versa.

Ce nouvel instrument phénoménal se nomme le *Paléophone*. Nous le verrons peut-être à l'Exposition universelle, si tant est qu'il existe réellement ; en attendant, contentons-nous de parler des choses connues, c'est-à-dire des autographes curieux que l'on rencontre chez les amateurs de ces sortes de souvenirs.

Pour ma part, j'ai connu un de ces collectionneurs, M. le baron de Trémont, qui possédait les autographes les plus curieux et me permettait d'y puiser à mon aise, ce qui me rendait un vrai service en me faisant mieux connaître leurs auteurs que n'eussent pu le faire écrivains et historiens du temps.

Je me rappelle y avoir trouvé, entre autres curiosités, une lettre de Marie Stuart à Catherine de Médicis, qui m'a bien fait perdre de ma sympathie pour la rivale d'Elisabeth, car cette épître de la reine d'Ecosse ressemblait à celle d'une véritable portière, tant elle contenait de cancans sur tout le monde.

Il y avait aussi un billet de Gabrielle d'Estrées à Henri IV. Elle recommandait au roi un certain abbé auquel elle s'intéressait et disait :

« Mon cher amour, faites pour le bon abbé Jacobus ce que je vous demande ; j'ai tant besoin de me bien mettre avec l'Église. »

Et encore deux épîtres de M<sup>me</sup> la marquise de Maintenon. Dans la première, adressée au maréchal de Noailles, elle s'amusa à jouer à la simplicité, malgré son récent mariage avec Louis XIV, et elle écrivait ceci, que j'ai lu, lu, de mes deux yeux lu :

« J'ai acheté une petite maisonnette dans les environs de Versailles, et je ne suis heureuse qu'en ce lieu ; j'y ai une vache, une truie, six cochons, un agneau, trois poulets, quatre cancons dans un baquet : voilà mes plus véritables plaisirs présents. »

La seconde lettre, adressée à sa nièce, était plus sincère, au moins plus sage, et pourrait servir de guide à beaucoup de femmes aujourd'hui.

« La vraie dévotion, sachez-le bien, ma chère nièce, — écrivait-elle, — nous trace nos devoirs, loin de nous en écarter. Ainsi, quand une femme perdra la messe ou les vêpres pour tenir compagnie à son mari malade, tout le monde l'approuvera ; quand elle avouera hautement le principe qu'il faut honorer son père et sa mère, quelque mauvais qu'ils soient, on ne se moquera pas d'elle, bien au contraire ; et quand elle dira qu'une femme fait mieux de bien élever ses enfants et de soigner ses domestiques que de passer sa matinée à l'église, non seulement on s'accommodera très-bien de cette religion sage, mais encore on suivra l'exemple de cette dévotion pratiquée selon l'état où Dieu nous a appelées. »

Mais je veux finir mes citations par le bouquet. Le baron de Trémont possédait aussi deux autographes que j'ai eus entre les mains, et qui ont été achetés très-cher à sa vente après décès, en 1852 ; on le comprendra, puisque c'était alors le commencement de la toute-puissance de Louis-Napoléon. L'un était de Joséphine, sa grand'mère ; l'autre, de son oncle Napoléon, alors général en chef de l'armée d'Italie. Nous commencerons par celui de Joséphine, du reste plus ancien en date.

Elle écrivait à un personnage influent à l'époque de 94, le suppliant de faire rayer son mari de la liste des émigrés, « ce qui serait de toute justice, disait-elle, car M. de Beauharnais n'est pas noble ; il appartient à une famille de finance et son nom véritable n'est pas Beauharnais, mais Mouchard. »

L'autre lettre, écrite au citoyen Barras et datée de Milan, disait : « J'ai plusieurs fois écrit à Joséphine de venir me rejoindre, mais elle ne vient pas ; elle est sans doute retenue à Paris par quelque amant. Je donne les femmes à tous les diables. »

Après cela, il faut tirer l'échelle pour les autographes, n'est-ce pas, et en revenir à la science propagée par l'abbé Michon. Cet abbé prétend que ses jugements portés sur des inconnus d'après leur écriture sont infaillibles. On en cite, à la vérité, quelques-uns qui sont surprenants d'exactitude. Ainsi, on m'a affirmé qu'ayant montré à M. Michon, en lui cachant avec le plus grand soin la signature, une lettre du duc de Praslin, l'abbé, après avoir étudié avec la plus grande attention cette écriture, en arriva à conclure que l'auteur d'un pareil griffonnage pouvait, à un moment donné, pousser la dissimulation et les mauvais instincts jusqu'au crime, jusqu'au meurtre...

Mais laissons tous ces souvenirs du passé, et maintenant, s'il est sérieusement vrai que, grâce au savant américain dont j'ai parlé plus haut, la pensée puisse survivre à la mort en rendant la parole vivante, combien il serait curieux d'entendre la voix de ceux qui les ont écrits faire revivre les autographes que je viens de citer ! D'abord celle de Napoléon I<sup>er</sup>, qui aurait bien certainement un ton de colère ; puis la voix, qui devait être charmante, de « charmante Gabrielle » suppliant le roi « de la bien mettre avec l'Église » ; enfin, la parole doctorale de la prude marquise qui fut quasi-reine.

Au fond, tout cela n'est point plaisant, mais admirable, car y a-t-il rien de plus poétique que la science, quand elle regarde en face l'éternel miracle de la nature et de la vie ?

Comtesse de Bassanville.

## LES PAROLES D'OR

Les esprits médiocres condamnent ce qui est à leur portée.

La Rochefoucauld.

Un sot porte des sottises comme un sauvageon porte des fruits amers.

Helvétius.



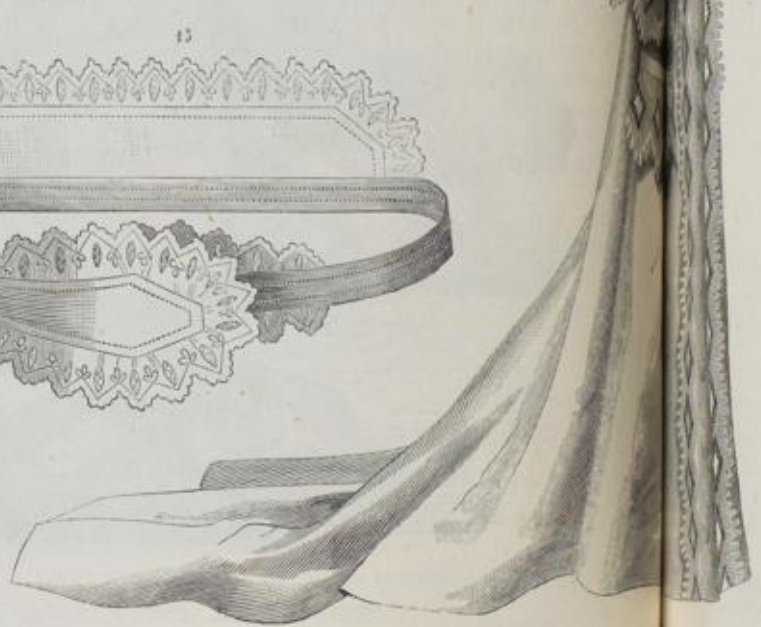
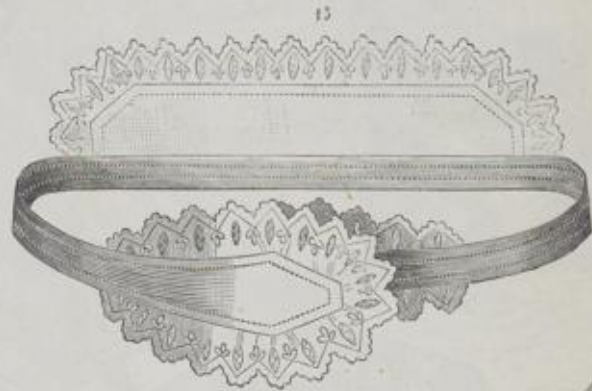
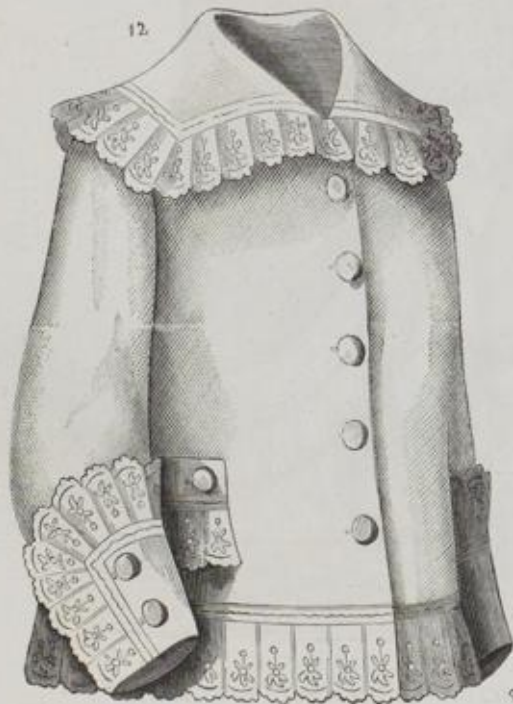
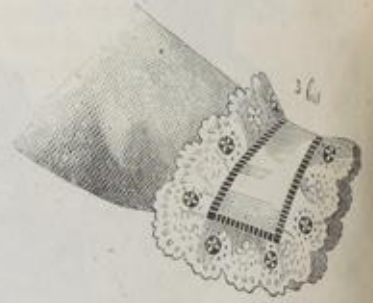
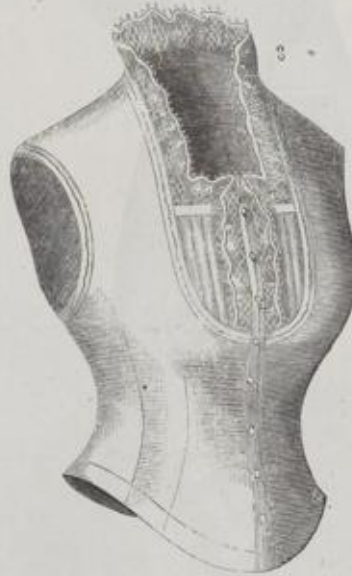
PLANCHE G. N° 850. — DESCRIPTION, PAGE 122.



TOILETTE DE VISITE POUR LE SOIR (DEVANT ET DOS)

Nouveau modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (19, rue du Quatre-Septembre). — Prix du patron épinglé : 8 francs.

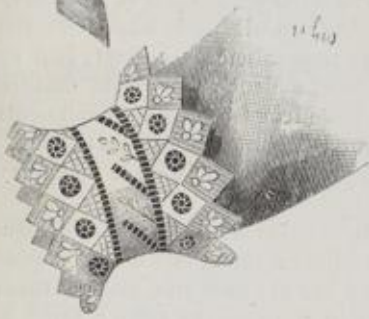




REBELLE

PLANCHE DG. N° 859. — NOUVEAUX MODELES DE ROBES POUR TROUSSE  
 Modèles des Magasins de la rue de la Harpe (Paris) et de la rue Montmartre.





E POUR TROUSSEAU. — DESCRIPTION, PAGE 122

- NOUVEAUX (170, rue Montmartre).



## LES AMOURS D'UN NOTAIRE

(NOUVELLE. — SUITE.)

## XII

La route est sans fin de Cologne à Leipsick, et des moins divertissantes. Ce n'est ni la beauté du paysage ni la gaieté des stations qui peuvent l'égayer. A l'exception de Brunswick et de Hanovre, qui se présentent assez bien, et où l'on a de très-bonnes restaurations, c'est tout simplement lugubre.

M<sup>lle</sup> Loulou commença par compléter les recommandations qu'elle avait à me faire en ce qui concernait M<sup>lle</sup> Cocotte. Elle me dit ses mœurs, ses habitudes, ses besoins, ses caprices, son caractère, qu'il était bien important que je connusse, pour que nous pussions vivre heureux ensemble jusqu'au jour où je l'aurais remise à sa tante, à laquelle d'ailleurs je devrais faire les mêmes recommandations dans l'intérêt de M<sup>lle</sup> Cocotte. Elle trouva utile aussi de me dire ce qu'elle savait du caractère de sa tante, qu'elle connaissait peu, l'ayant vue rarement. Selon elle, c'était une grande, grande femme, un peu vive, un peu colère, un peu emportée, mais pour cela pas méchante, et qui, la main tournée, oubliait ses brusqueries. Il faudrait lui parler bien doucement, parce qu'elle ne comprenait pas beaucoup le français et que, quand on le parlait trop vite, elle ne le comprenait plus du tout. Du reste, M<sup>lle</sup> Loulou, à Leipsick, me donnerait une lettre en allemand pour elle, où elle lui expliquerait bien tout.

Il fut donc convenu que nous resterions à Leipsick pendant une demi-journée, d'abord pour avoir bien le temps de nous dire adieu, ensuite parce qu'il le fallait bien pour que M<sup>lle</sup> Loulou pût faire cette longue lettre à sa tante, et enfin parce qu'il fallait un serrurier pour ouvrir le sac de M<sup>lle</sup> Loulou, dans lequel étaient toutes ses clefs.

« D'ailleurs, me dit M<sup>lle</sup> Loulou, je serai très-contente de revoir Leipsick avec toi. Cela nous rappellera Cologne. Nous ne dépenseons presque pas d'argent : nous irons déjeuner sur l'herbe, dans un très-beau, très-beau jardin appelé Rosenthal, avec quelque chose que nous achèterons, des *Wurst* et du pain. Ce sera très-bon. Il y a là de très-grands arbres, un parc et des chênes les plus grands et les plus gros, et enfin les plus beaux de toute la terre. Tu te souviendras de ce joli endroit-là avec moi, mon gros Pouff, et puis après nous retournerons au chemin de fer et nous nous quitterons. Dès que tu auras vu ma tante Salomé à Dresde, dès que tu lui auras donné Cocotte, tu m'écriras pour me dire comment tout s'est passé. Je te répondrai et nous continuerons toujours de nous écrire. »

Sa petite voix peu à peu avait baissé, le sommeil la gagnait, ses yeux se fermaient; pourtant elle en rouvrit un, un instant, pour me dire :

« Tu apprendras à M<sup>lle</sup> Cocotte à dire Pouff. »

Sa tête tomba sur mon épaule.

« Tu es un bon oreiller, » me dit-elle encore; et elle s'endormit.

Je fis bientôt comme elle. Nous nous réveillâmes en sursaut à Leipsick, tout surpris d'être déjà arrivés.

Le débarquement s'opéra très-bien. M<sup>lle</sup> Loulou ayant demandé à l'employé qui portait ma malle et la sienne un serrurier pour ouvrir son sac de nuit, l'employé, après avoir regardé tour à tour la serrure du sac de Loulou et celle du mien, demanda à voir la clef de mon sac. Il l'essaya sur la serrure du sac de M<sup>lle</sup> Loulou, et nous fûmes bien étonnés quand il se trouva qu'elle l'ouvrait sans difficulté.

Cette découverte, qui nous montra combien nous avions été peu avisés, nous fit tant rire et si longtemps que l'employé, qui avait les malles sur son dos, après avoir commencé par rire aussi,

finit par s'impatienter un peu. Il me parut qu'il grondait en allemand M<sup>lle</sup> Loulou; mais comme elle riait toujours, elle ne se fâcha pas. Nous laissâmes nos malles à la gare, sur le conseil de l'employé, et ayant bien pris les heures de notre double départ, qui se trouvaient presque les mêmes à dix minutes près, M<sup>lle</sup> Loulou s'empara de mon bras, prit ensuite la maison de M<sup>lle</sup> Cocotte, et nous traversâmes ensemble tout Leipsick, qu'excepté pour la cathédrale et le Rhin M<sup>lle</sup> Loulou préférait à Cologne.

En route, nous fîmes nos provisions; du pain et quatre grosses saucisses. M<sup>lle</sup> Loulou avait très-faim, et moi aussi.

## XIII

Nous voilà à Rosenthal. C'est un bois superbe, qui mérite tous les éloges que M<sup>lle</sup> Loulou en avait faits. Quand nous nous fîmes bien promenés pour trouver une bonne place qui convint tout à fait à M<sup>lle</sup> Loulou, nous nous assimes sur l'herbe et nous fîmes là un fameux déjeuner.

M<sup>lle</sup> Loulou fut tour à tour extrêmement gaie et extrêmement mélancolique, parce qu'elle n'était pas contente de se séparer de sa Cocotte et de son Pouff. Elle sentait bien que ces deux amitiés-là allaient beaucoup lui manquer. Mais elle avait beaucoup à travailler; on montait un grand ballet-féerie, avec de superbes décors et des costumes qui d'avance lui tournaient la tête. Le titre de ce ballet était très-joli.

« Il amènera beaucoup de monde, me dit-elle. C'est les *Deux fées*; mais il n'y en a qu'une, parce que les deux c'est la même : c'est moi. »

La pensée seule de ce rôle transportait M<sup>lle</sup> Loulou. Il paraît que ces deux fées, qui n'en étaient qu'une, étaient une bonne fée qui faisait d'abord semblant d'être méchante pour forcer, par mille moyens et même par des punitions, les villageois paresseux, qui ne voulaient que danser, à travailler et à s'occuper de leurs moissons. Quand ils étaient devenus sages et laborieux, la bonne fée, qui s'était montrée jusque-là à eux très-sévère sous des costumes rouge et noir qui leur faisaient très-peur, leur apparaissait tout à coup sous un costume blanc et rose tout émaillé de jolies fleurs et de diamants; elle leur faisait des compliments et disparaissait dans le ciel, sur un char traîné par des oiseaux, au milieu de nuages d'or et d'argent, en leur laissant le bonheur, qui est le travail.

Le double rôle de M<sup>lle</sup> Loulou était le grand rôle, bien entendu. Ce devait être sa plus belle création; elle devait y avoir un très-grand succès. Il y avait des pas pour elle, tout nouveaux, qui devaient être très-applaudis et qu'aucune autre n'aurait pu danser. La reine de Prusse avait promis de venir à la première représentation. Les yeux de M<sup>lle</sup> Loulou brillaient comme des escarboucles pendant qu'elle me parlait de ses futurs triomphes; elle s'exprimait avec une animation extraordinaire, se levait tout à coup pour ajouter le geste aux paroles et me faire bien comprendre les situations, qu'elle mimait avec une énergie et un esprit qui me transportèrent d'admiration. Je l'applaudissais avec frénésie, je criais : « Vive Loulou ! » Et pour me remercier elle venait m'embrasser et me tapoter les joues avec ses belles petites mains.

« Je jouerai cela à Dresde, tu verras, et ce sera bien autre chose. »

Les saucisses qui étaient très-salées et la conversation qui n'avait pas tari nous avaient très-altérés et nous n'avions pas bu. Après avoir eu très-faim, nous avions très-soif. Il fut convenu que nous entrerions à la restauration : 1<sup>o</sup> pour nous rafraîchir; 2<sup>o</sup> pour y écrire la lettre à la tante Salomé. M<sup>lle</sup> Loulou décida que, pour prendre quelque chose d'utile et en même temps quelque chose de bon, je demanderais un grand verre de bière et qu'elle demanderait, elle, un verre de maitrank. Elle boirait la moitié de ma bière et je boirais après la moitié de son maitrank; nous ne boirions le bon maitrank qu'après la bière, pour la bonne

bouche. Cet ar  
sont été dit :  
luite.

Avant de qui  
pelouse de l'en  
rettes; je lu  
j'avais amasse  
encore osé lui  
jamais ces deux  
resorriers nous  
n'aurait plus so  
me dit M<sup>lle</sup> Lou

Toute cette  
n'avait exalté et  
« Loulou, lui  
nous ne pourrions  
— Mon pauvre  
penser à cela; j  
tu me parles co  
de la vie des art  
« S'il faut donc  
nous pas beau  
les dansentes,  
pense.

— Pourquoi ?

— Parce que  
pied... parce que  
que cela n'est p  
qu'on ne le voie  
qu'il est, dans u  
qui égale l'arg  
pour arranger  
l'asse des se  
« Vois-tu,  
artistes.

— La cour ?

— Oh ! s'écri  
tout, il ne sait r  
La cour et des d  
une personne ce  
à genoux devant  
lui dit : « Voule

— Mais, lui  
matin, une pers  
plus être épousé  
se mettre à gen  
ser. Ils n'ont pas  
raient plus leur

— Ils en font  
qui ne sont pas s  
M<sup>lle</sup> Loulou; rien  
Sans doute, alors  
qui a fait la pres  
sième n'empêch

« Mais ne cau  
vous êtes un jeu  
élevé; vous n'ê  
choses bien étou  
qui est mal, et v  
pour si je vous d

Je ne me tins

« Dis-moi ce

— Non.

— Dis-le-moi.

— Tu le verras

à expliquer ce qu



bouche. Cet arrangement était parfait. Tout se passa comme il avait été dit : nous étions désaltérés et la lettre à la tante était faite.

Avant de quitter le jardin, M<sup>lle</sup> Loulou s'arrêta dans la grande pelouse de l'entrée pour me cueillir un joli bouquet de pâquerettes ; je lui montrai alors un petit bouquet de violettes que j'avais amassées peu à peu dans nos courses et que je n'avais pas encore osé lui offrir ; et il fut convenu que nous ne perdriions jamais ces deux bouquets-là, et que toutes les fois que nous nous reverrions nous serions obligés de nous les montrer. Celui qui n'aurait plus son bouquet aurait manqué à l'amitié ; il aurait été, me dit M<sup>lle</sup> Loulou, infidèle.

Toute cette matinée passée avec cette mignonne créature m'avait exalté et surtout attendri outre mesure.

« Loulou, lui dis-je tout en marchant, dis-moi encore pourquoi nous ne pourrions pas nous épouser.

— Mon pauvre Pouff, me dit-elle, je te défends absolument de penser à cela ; je n'épouserai jamais personne, pas même toi. Si tu me parles comme tu le fais, c'est que tu ne sais rien du tout de la vie des artistes et des choses du théâtre.

« S'il faut donc te dire tout, eh bien, nous-mêmes nous n'estimons pas beaucoup les personnes qui se présentent pour épouser les danseuses, et cela prouve que ce n'est pas bien qu'on y pense.

— Pourquoi ? lui dis-je.

— Parce que, parce que, parce que... fit-elle en frappant du pied... parce que ces mariages-là ne sont jamais raisonnables ; parce que cela n'est pas l'affaire d'un homme que sa femme paraisse, qu'on ne le voie pas, et qu'on n'ait à parler de lui que pour dire qu'il est, dans un coin, le mari de M<sup>lle</sup> \*\*\* , qui est très-célèbre et qui gagne l'argent du ménage ; parce que, enfin, cela n'est pas pour arranger un mari que tout le monde aime sa femme et lui fasse des déclarations.

« Vois-tu, mon gros, on fait beaucoup la cour aux dames artistes.

— La cour ! des déclarations ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Oh ! s'écria-t-elle, quel Pouff ! Il faut qu'on lui explique tout, il ne sait rien, pas même le nom des choses qu'il peut faire. La cour et des déclarations, monsieur Pouff, c'est quand on fait à une personne ce que tu m'as fait ce matin ; c'est quand on se met à genoux devant elle au moment où elle ne pense à rien et qu'on lui dit : « Voulez-vous m'épouser ? »

— Mais, lui dis-je, si au lieu de dire « non », comme toi, ce matin, une personne dit « oui », et si on l'épouse, elle ne peut plus être épousée par un autre. Les autres ne peuvent donc plus se mettre à genoux devant elle et lui demander encore de l'épouser. Ils n'ont pas du tout de déclarations à lui faire, qui ne pourraient plus leur servir à rien.

— Ils en font tout de même quand ils ne sont pas sages. Ceux qui ne sont pas sages osent demander l'impossible, me répondit M<sup>lle</sup> Loulou ; rien n'arrête une personne qui n'a pas de raison. Sans doute, alors, c'est très-mal ; mais c'est pour cela que celui qui a fait la première déclaration ne doit pas être content que la sienne n'empêche pas celle des autres.

« Mais ne causons plus de cela, monsieur Pouff, je vois que vous êtes un jeune homme très-honnêtement et très-strictement élevé ; vous n'êtes pas comme moi, qui ai été forcée de voir des choses bien étonnantes dans les pièces. Vous ne savez rien de ce qui est mal, et votre maman ne voudrait plus que je sois votre sœur si je vous disais ce qu'elle n'a pas voulu vous dire. »

Je ne me tins pas pour battu :

« Dis-moi ce que c'est que le théâtre.

— Non.

— Dis-le-moi.

— Tu le verras, dit-elle, tu le verras. Cela n'est jamais facile à expliquer ce que tu demandes, monsieur Pouff...

— Explique-le-moi tout de même, pour que je sache un peu avant de voir ; pour que je ne sois pas étonné quand je verrai.

— Eh bien, dit-elle, c'est une très-grande et très-haute salle, faite comme la moitié du dedans d'un gros œuf coupé dans sa longueur et divisée dans un bout au tiers par une rangée de becs de gaz, et par plusieurs rangées de musiciens ; derrière ces lumières et ces musiciens, au-dessus, il y a la scène, pour les artistes, et dans tout le reste il y a le public qui les regarde. C'est très-éclairé, par un lustre très-brillant au milieu, et par d'autres lumières autour de la salle, pour qu'on voie partout et de partout.

Les artistes jouent des rôles dans des pièces qui représentent des histoires dont ils font semblant d'être pour de bon les personnages, et quand ils réussissent à faire croire aux spectateurs que tout a bien dû se passer comme ils le disent et le montrent, que cela a en effet pu arriver, et même qu'ils finissent par leur persuader que c'est en train d'arriver pour de bon sous leurs yeux, alors c'est que la pièce est très-bien faite, l'histoire bien représentée et que les artistes sont excellents.

» Pour montrer qu'il est satisfait, le public rit aux choses drôles, il pleure et se mouche aux choses tristes, il applaudit de toute sa force quand il est content, et siffle, ce qui est terrible, quand il ne l'est pas. Les applaudissements se font par les mains frappées fort les unes contre les autres, le public crie en outre de toutes ses forces : « Brava, brava, Amalia ! » et finit par jeter partout des bouquets, des couronnes, des bonbons aussi, et quelquefois encore, s'il y a des princesses, des reines ou des dames de banquiers, des bijoux qui tombent à nos pieds et même sur nous.

» Nous sommes alors très-contentes. Nous faisons de belles révérences pour qu'on le comprenne, et comme cela avec nos bras pour remercier. Si les applaudissements redoublent, alors nous envoyons avec nos deux mains des baisers à toute la salle, en haut, en bas, au milieu. Ah ! c'est bien beau, mon Pouff, ces soirées-là ! Cela ne peut pas s'oublier, et on se ferait hacher pour en mériter de pareilles toutes les fois qu'on danse... Mais tu ne dis rien ?

— C'est cela, le théâtre ? lui répondis-je ; je n'irai jamais au théâtre, je ne veux pas te voir danser, je ne veux pas te voir envoyer des baisers à des personnes que tu ne connais pas, ou même que tu connais !

— Quand je le disais, s'écria-t-elle, que tu ne saurais pas être mon mari ! Tu vois bien, mon Pouff, que cela n'aurait jamais pu te convenir ; tu serais devenu tout de suite jaloux du public.

— Oui, lui dis-je.

— Comme tu dis ce « oui ! » me répliqua-t-elle. Sais-tu, mon Pouff, que tu peux avoir l'air méchant, toi aussi ! Par exemple, je ne l'aurais jamais cru ! C'est égal, tu vois tout de suite que tu aurais été très-malheureux, et que ta femme n'aurait ainsi pas pu être heureuse non plus.

— Mais, lui dis-je, quand on est mariée, on n'a plus besoin de danser pour tout le monde. Si on aime à danser, on peut danser dans sa maison, devant son mari, et puisque c'est lui seul alors qui peut applaudir, c'est pour lui seul les baisers !

— Lui seul ! fit M<sup>lle</sup> Loulou. Ah ! mon pauvre Pouff, un mari aurait beau applaudir, il ne ferait toujours pas autant de ce beau bruit qui fait tant plaisir, que tout le monde...

— Eh bien ! alors, dis-je, on pourrait ne pas danser du tout. On peut vivre dans sa maison sans danser, et s'occuper, comme maman, de son ménage. Je n'ai jamais vu maman danser. Si on a une femme qui ne danse pas, c'est le mari qui travaille, c'est lui qui gagne l'argent, et la femme peut tout de même être contente.

— Oui, dit M<sup>lle</sup> Loulou, beaucoup de dames peuvent être contentes comme cela ; mais elles n'ont pas, comme nous, appris à n'être heureuses que par le théâtre. Je te le dis, mon Pouff, je ne pourrais jamais renoncer à cela. Je ne suis pas assez bonne ni



assez tranquille ! C'est peut-être malheureux, mais puisque c'est comme cela, il faut le dire. »

Et me regardant tristement :

« Cela me fait de la peine tout ce que nous disons là.

— Ah ! s'écria-t-elle, voilà déjà le chemin de fer. »

Nous arrivions en effet à la gare.

« Ce n'est pas bon de se quitter, me dit-elle encore. Qu'est-ce que je vais faire sans toi et Cocotte ? Je n'ai jamais passé deux jours pleins d'amitié comme ceux-ci... Tu es très-bon, mon Pouff, et je voudrais être sûre de ne te faire jamais que plaisir. »

Ses grands yeux étaient remplis de larmes, et si doux ! Une petite mère n'eût pu mieux regarder son gros enfant désolé.

Les billets pris, la salle d'attente traversée, les malles retrouvées, ce fut un éclair.

Ma petite amie, pressée par les appels du chef du train, se jeta dans mes bras et s'en arracha avec une vivacité fébrile. Je sens encore ses mains frémissantes autour de mon cou. Le conducteur disait : « Dépêchez-vous. » Elle se mit à courir, et d'un bond elle fut en chemin de fer, en secondes ! Elle eut encore le temps de me crier :

« A bientôt ! écris-moi tout de suite, tu as mon adresse, va chez ma tante Salomé, aie bien soin de Cocotte, ne perds pas ton bouquet. »

Le convoi marchait déjà. Elle se pencha presque à mi-corps sur la portière, et sa voix ne pouvant plus venir jusqu'à moi, ce fut des baisers qu'elle m'envoya.

Non, bien sûr, ces baisers-là n'étaient pas de ceux qu'elle distribuait au public.

Je vis un instant encore son bouquet de violettes, puis un petit mouchoir blanc s'agiter convulsivement au bout de sa main mignonne, et puis je ne vis plus rien.

#### XIV

Le tout était évanoui. Mon rêve s'était envolé.

Je me crus dans la Thébaïde !

Un employé du chemin de fer me demanda en français si j'avais manqué le train.

« Oui, non, je ne sais pas, lui dis-je... Ah ! je pars pour Dresde... »

— C'est par là, me dit-il, dans dix minutes, presque tout de suite. Le train est prêt, voulez-vous monter ? »

Je le suivis, j'avais les yeux très-rouges.

Les Allemands, quand ils ne sont pas rogues, sont bons et compatissants.

« Vous avez peut-être quitté M<sup>me</sup> votre maman, me dit-il ; ça fait de la peine. »

Oui, j'avais quitté ma mère, c'était presque hier, mais comment cela avait-il pu arriver ? ce n'était pas pour cela que j'avais les yeux rouges.

Au fait, qu'est-ce que j'avais quitté ? Quel nom donner à ce que ce train rapide emportait ? Le nom d'amour ? Mais j'ignorais ce que le mot voulait dire. Si ce n'était pas de l'amour cependant, et cela ne pouvait pas plus en être que la fleur n'est le fruit, qu'était-ce donc ?

Le pauvre Pouff ne s'en demandait pas tant alors. Tout son effort était de ne pas pleurer.

J'avais pris les premières, mon oncle me l'avait recommandé. Je dus à cela d'être seul encore dans le compartiment où l'employé me fit monter avec mon pauvre petit perroquet.

Le conducteur souriait, attendait, quoi ? Je ne sais rien qui ait plus envie d'être aimable que la figure d'un Allemand soupirant après un *trinkgeld*. Je finis par comprendre que le sourire attendri de l'employé n'était pas platonique. Je lui donnai des *silbergroschen*, il me dit merci et s'en alla, en quête d'un autre voyageur à qui il pût témoigner le même intérêt.

Le train s'ébranla ; j'étais assuré d'être seul. Cocotte me faisait vis-à-vis dans sa cage sur la banquette.

Je la regardai.

« Loulou est partie, » lui dis-je.

« Oui, oui, » me répondit-elle.

Et tout de suite après : « Pauvre Cocotte ! » s'écria le bon oiseau.

« Pauvre Pouff aussi ! » m'écriai-je à mon tour ; et mon cœur plein déborda en un déluge de larmes entrecoupées de sanglots.

« Oh ! oh ! oh ! » se mit à crier une petite vieille voix déchirante. C'était Cocotte.

Cocotte savait pleurer.

Vous en penserez ce que vous voudrez, mais à côté du chagrin de Cocotte le mien se sentit moins abandonné.

Si Cocotte avait ri, par exemple, je crois que j'aurais eu bien de la peine à ne pas la jeter, elle et sa cage, par la fenêtre.

Quand le dur de ma douleur fut passé, je mis mon front brûlant à la portière. L'air vif me fit du bien.

Je me donnai alors la tâche de récapituler tout ce qui s'était passé pour moi depuis que j'avais quitté ma mère ; cela me parut l'infini. Quoi ! dans mon cerveau jusque-là si paisible, tant de pensées nouvelles, et dans mon cœur tant d'émotions avaient pu naître ! Ce qui me consternait le plus, c'était de découvrir qu'à la faveur de ce chaos quelque chose avait pu prendre une telle place dans ma vie, que le souvenir de ma mère chérie et celui de mon bon oncle n'y fussent plus les seuls maîtres. Ce qui avait été tout pour moi, ce qui m'avait comblé jusque-là, ce qui avait rempli toute mon âme, y avait donc laissé un vide ? il peut donc y avoir une place jusque dans le plein ? mon cœur s'était-il agrandi, ou en avais-je ôté de ce qui appartenait à ma mère et à mon oncle pour le donner, à qui ? à cette petite créature inconnue ? étais-je coupable, ne l'étais-je pas ? et si je l'étais, de quoi donc l'étais-je ? car je n'en savais rien.

Lorsque je me représentais la suave et douce image de ma mère, c'était la paix du berceau qui rentrait en moi. Je me sentais comme béni, rien que par son cher souvenir. Quand, au contraire, c'était l'extraordinaire figure de Loulou, c'était un trouble étrange.

Si c'était un crime de penser à Loulou... ! Comment ne pas l'aimer, cependant ? N'était-elle pas très-sage à sa façon ? Bien sûr, si ma mère la connaissait, elle la trouverait charmante aussi, et toutefois... Oh ! pourquoi alors était-elle cette chose si singulière, une danseuse de théâtre?... Et ce mot théâtre, quelque chose me disait vaguement que c'était le mot terrible, inextricable de la destinée de Loulou et de la mienne peut-être.

Pourquoi n'était-elle pas tout bonnement une pauvre petite fille comme d'autres, ma chère Loulou, ayant une maman comme la mienne et un brave oncle, ou un papa comme avait été mon pauvre papa ? Nous leur aurions écrit que nous voulions nous marier, et cela aurait certainement bien pu s'arranger.

J'essaye de vous dire ce qui se passait en moi ; mais retrouver la formule naïve de ce qui n'avait pas de formule, expliquer ce qui ne s'expliquait pas, n'est pas chose aisée. Je m'efforce de vous donner la note à peu près juste, mais si vous ne demandez pas à vos premiers souvenirs de l'éclairer, de la préciser et de l'achever, je n'y parviendrai pas.

Le plus clair de tout cela, c'est que la contension de mon cerveau était telle, que j'en vins à ne pouvoir plus penser du tout.

Or, dès ce temps-là, il m'arrivait que dès que mon esprit ne pouvait plus travailler, mon corps, la bête, prenant le dessus, s'endormait.

Je m'endormis donc.

P.-J. STEAL.

(La suite au prochain numéro.)



## THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — Le public a vu se succéder, à peu d'intervalle, deux petits événements : la soirée de retraite de Bressant, à la Comédie-Française, et au Vaudeville la première représentation d'une comédie en cinq actes de M. Victorien Sardou, *les Bourgeois de Pont-Arcy*, qui a brillamment réussi.

Le sujet de la pièce, — sorte de contre-partie de celui de *Nos bons villageois*, — appartient beaucoup plus au drame qu'à la comédie ; il repose sur une lutte engagée entre un fils et sa mère, celle-ci plaidant la cause de l'honneur et du devoir, celui-là défendant, sur le terrain de l'amour filial, le principe de la liberté individuelle. Le 4<sup>me</sup> acte, dans lequel se résume cette lutte, d'une grande puissance dramatique, est certainement un des plus beaux que M. Sardou ait jamais écrits. Jamais il n'a montré plus de talent, ni une science plus profonde et plus prodigieuse des choses du théâtre.

L'assaisonnement politique, dont on a fait grand bruit, présente quelques jolis traits. Ainsi l'adjoint Brochat avertit son neveu Fabrice des inconvénients de la candidature à la députation et s'écrie : « On ne fait jamais un honorable qu'après s'être acharné pendant deux mois à le déshonorer. » Ailleurs, il s'agit d'un nouveau sous-préfet de Pont-Arcy, dont on signale la nomination : « Est-il arrivé ? demande quelqu'un. — Non, il a été révoqué en route. » Enfin, grande discussion sur la couleur du cheval que montera François I<sup>er</sup> dans une cavalcade historique représentant l'entrée du roi à Pont-Arcy. Les uns opinent pour un cheval blanc, d'autres pour un cheval rouge, les modérés s'en tiendraient à un cheval café au lait. « Les rois n'entrent jamais que sur des chevaux blancs ! s'écrie un fanatique. — Les rois n'entrent plus, monsieur, répond l'adjoint Brochat, ils sortent ! »

L'interprétation de cet ouvrage est tout à fait remarquable. M<sup>lle</sup> Marie Delaporte est la plus adorable des mères, M. Berton le plus tendre des fils, et tous deux sont ou ne peut mieux entourés par M<sup>lles</sup> Pierson, Bartet, Montaland, Alexis, MM. Delannoy, Parade, Boisselot et Joumard.

Robert HYENNE.

## ÉCHOS DE PARTOUT

On sait que la cité des violettes — c'est de Nice que nous parlons — a préludé à ses mascarades par une fête de bienfaisance donnée, au cercle de la Méditerranée, sous les auspices et avec le précieux concours de M<sup>lle</sup> la vicomtesse Vigier. Nous avons dit un mot déjà de la représentation de *Faust* qui a fait tous les frais du concert ; mais il nous revient quelques détails inédits qui méritent d'être notés.

Pour donner une idée du magnifique coup d'œil présenté par la réunion, il suffit de dire que toute la colonie était là, resplendissante de toilettes et de diamants. Du côté des dames : la comtesse Schouvaloff, la princesse Kotschoubey, M<sup>lle</sup> Rimsky-Korsakoff, la comtesse de Chambrun, la baronne de Poilly, la princesse Dolgourouki, la comtesse du Chastel, la comtesse Branicka, la baronne Léonino, la comtesse Starzinska, lady Morton, lady Stafford, miss Leech, etc. Du côté des hommes : les princes Radziwill, Lichtenstein, Torlonia, Stirbey, Soutzo, lord Paget, le duc de Richelieu, le prince de Rohan, etc.

La vicomtesse Vigier, dans le rôle de Marguerite, a littéralement fait sensation. Sa voix puissante et magistrale a surtout merveilleusement rendu les passages dramatiques du rôle, et c'est avec justice qu'on lui a redemandé le final de l'ouvrage. Les toilettes de la grande artiste étaient superbes : la première

en satin blanc, style moyen âge, avec tablier entièrement couvert de broderies de chenille dessinant des marguerites à cœur d'or ; la seconde en satin violet foncé et mauve, entourée de riches broderies ton sur ton.

L'enthousiasme du public s'est traduit à diverses reprises par des acclamations sans fin, accompagnées d'une véritable pluie de bouquets et d'une « brouettée » de fleurs ; ceci à la lettre ; on nous cite, en effet, une brouette d'or qui ne contenait pas moins de trente kilogrammes de violettes de Parme. Des bouquets se présentaient sous les formes les plus originales, apportés par des colombes ou accompagnés de drapeaux et d'écussons aux armes de la ville de Nice. Enfin, une députation de petits garçons pauvres est venue offrir ses remerciements à la vicomtesse Vigier qui, tout heureuse, au milieu de tant d'ovations, se plaisait à constater que le résultat de la soirée faisait bénéficier les pauvres d'une recette de plus de 27 000 francs.

C'est ainsi que cette belle fête artistique, doublée d'une bonne action, vient de créer un nouveau titre de gratitude de la part de Nice envers M<sup>lle</sup> la vicomtesse Vigier.

Toujours beaucoup de monde aux samedis du duc de Nemours ; c'est un défilé perpétuel : on y passe une demi-heure, le temps de saluer les jeunes princesses. Celles-ci, debout près des portes, reçoivent les arrivants, ce qui ne permet à personne de s'asseoir... L'étiquette le veut ainsi.

Citons quelques jolies toilettes remarquées à la dernière réunion :

La duchesse de Chartres en toilette crème, brodée de soie bleu pâle et toute constellée de diamants. La duchesse d'Alençon en satin blanc, avec flot de tulle blanc et dentelle ; le corsage décolleté carrément, devant et dos, avec profusion de diamants. La princesse Blanche d'Orléans portait une toilette en parfaite harmonie avec son nom, un vrai poème de simplicité vaporeuse.

La princesse Czartoriska était en blanc crème, avec écharpes légères agréablement disposées, et, comme bijoux, de merveilleuses émeraudes entremêlées de diamants.

Citons encore la comtesse de Renneville en toilette Pompadour, un genre qui reparait beaucoup ; la vicomtesse de Trévisse en bleu, — parlant déjà de son futur bal de mi-carême, où tout le monde voudrait aller ; — enfin M<sup>lle</sup> Jacquemart, la grande artiste, très-remarquée dans sa toilette noire, avec des draperies blanches à la grecque, relevées par une agrafe de diamants.

Ch. D.

Il est peu de maladies qui aient suscité la création d'autant de médicaments que l'asthme. La plupart de ces remèdes, plus ou moins inactifs, sont tombés dans un oubli justement mérité. L'action remarquable du goudron sur les bronches et les muqueuses en général a provoqué de nombreuses expériences, desquelles il résulte aujourd'hui qu'un des meilleurs traitements de l'asthme consiste dans l'emploi des *Capsules de goudron Guyot*. Dans la plupart des cas, deux ou trois capsules, prises au moment de chaque repas, amènent un soulagement rapide ; il convient de dire que, lorsque l'affection est déjà ancienne, on devra continuer le traitement pendant quelque temps. Du reste, en raison du rapide bien-être qu'ils en éprouvent, les malades sont rarement tentés de supprimer l'emploi des Capsules de Goudron avant la guérison complète. Ce mode de traitement revient à un prix des plus modiques, environ dix à quinze centimes par jour.

Pour être bien certain d'avoir les véritables Capsules de gou-



dron de Guyot, on devra exiger, sur chaque flacon, la signature Guyot imprimée en trois couleurs. Ces Capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

## REVUE DES MAGASINS

Les femmes, qui sont des chercheuses infatigables, iraient au bout du monde pour dénicher une bonne affaire, profiter d'une occasion exceptionnelle : aussi se pressent-elles en foule dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, attirées par la « Grande mise en vente de toiles, blanc, et linge confectionné, » que leur offre la *Ville de Saint-Denis*. Nous avons fait comme tout le monde et nous en sommes revenue enchantée. Cette exposition de blanc des grands magasins de la *Ville de Saint-Denis* est bien l'une des plus remarquables de la saison.

Nous avons noté une affaire très-importante de serviettes damassées, avec initiales brodées au milieu dans un riche écusson (longueur 90 cent., largeur 70) au prix de 19 fr. 75 la douzaine. N'est-ce pas incroyable ? — Les nappes assorties, avec les mêmes initiales répétées devant les deux places d'honneur, sont cotées 4 fr. 75 le mètre. La largeur de cette toile est de 1<sup>m</sup>,80 ; pour un couvert de six personnes, il faut compter 4<sup>m</sup>,80 de longueur, et pour douze 2<sup>m</sup>,50.

Comme serviettes de toilette, voici trois prix exceptionnels à noter : — Serviettes gaufrées avec franges et initiales brodées de couleur : 55 centimes ; — serviettes « nid d'abeilles », avec franges et riches initiales brodées : 85 centimes ; — serviettes éponges, à frange nouée (long. 1<sup>m</sup>,10, largeur 60 centimètres) et riches initiales : 4 fr. 25.

Au comptoir de linge confectionné, se trouve un véritable article de réclame, c'est-à-dire un article sacrifié. Ce sont des draps de maître, sans couture, avec de larges ourlets à jour (long. 3<sup>m</sup>,50, larg. 2<sup>m</sup>,40), au prix de 14 fr. 75 le drap. Une autre série de draps de toile avec larges ourlets à jour et guirlande brodée, se vend 16 fr. 75. On trouve aussi des taies d'oreiller en toile, avec initiales brodées, à partir de 4 fr. 95 en uni, — avec guirlande bordée, depuis 3 fr. 75.

Parmi les mouchoirs de poche de la *Ville de Saint-Denis*, nous avons remarqué de très-gracieux modèles : mouchoirs de batiste pur fil, avec vignettes de couleur et chiffres brodés, à 65 centimes ; le même genre, avec deux couleurs, à 90 centimes ; des mouchoirs de batiste, avec ourlets à jour et initiales brodées, à 95 centimes.

Mais il faut nous arrêter. Que nos lectrices continuent elles-mêmes la revue de cette exposition en demandant à la *Ville de Saint-Denis* (91, 93 et 95, faubourg Saint-Denis) son beau catalogue illustré.

— Parmi les maisons les mieux accréditées de Paris pour la garniture de robe, la dentelle de fantaisie, le ruban, etc., nous devons signaler les *Galleries de Choiseul* (36, rue Neuve-des-Petits-Champs). On est toujours certain d'y trouver la plus haute nouveauté, dans ces différents genres, les types les plus élégants et les plus riches. Nous en donnerons une idée à nos lectrices en leur indiquant les dernier modèles créés par cette excellente maison.

C'est d'abord, dans le domaine de la passementerie, la frange « mille pattes », en soie laminée et tordue sur une ganse ayant 12 centimètres de hauteur ; on la trouve en toutes couleurs, et de ton mastic ; elle est réellement charmante. Puis, c'est la frange « double chardon », tigrée de plusieurs tons, — mastic ou autre nuance, — constituant un très-heureux ensemble. Un type tout à fait élégant, c'est la frange « double olive », en soie laminée marron, coupée et reliée par des cordons d'or. Enfin, la frange « Tom-Pouce » tissée nous semble d'un moussueux agréable avec ses neuf rangs de petites franges superposées.

La maison des *Galleries de Choiseul* se recommande par ses belles garnitures brodées ; les guirlandes et entre-deux sont découpés en broderie mousse de soie ou de laine, perlées ou non, et les nuances habilement fondues. Nous citerons, entre autres nouveautés, des bandes de tissu de laine, brodées de grecques perlées ; les perles en toutes couleurs, petites et taillées.

Il y a aussi des gazes brodées de soie de toutes nuances, avec ou sans perles. C'est la perle satinée ou soufflée qu'on emploie pour ce genre de broderie ; elle est plus légère et d'un éclat plus doux que les autres perles.

Nous terminerons aujourd'hui nos indications par la guipure russe en soie, avec broderies de soie : le fond écreu, noir ou crème ; les broderies de deux ou trois tons. C'est un article absolument exclusif aux *Galleries de*

*Choiseul* ; on ne le trouverait nulle part ailleurs. Insistons sur ce point que cette maison se charge de faire, dans les quarante-huit heures, tous les modèles, sur échantillon d'étoffe.

— Nous recevons quantité de demandes au sujet des modèles de jupons et traînes de la maison DE PLUMET (33, rue Vivienne) dont nous avons précédemment donné un aperçu.

Le jupon habillé, avec ceinture plastron, qui emboîte si bien les hanches, coûte 45 francs et peut être garni indifféremment de dentelle de Mirecourt ou de broderie. Ce jupon sert pour les toilettes de ville ; on enlève alors la traîne, qui se boutonne sur le côté. La grande longueur est de 1<sup>m</sup>,50 à 1<sup>m</sup>,60. Les personnes qui préfèrent la traîne arrondie à la traîne carrée que nous avons indiquée n'ont qu'à en exprimer le désir à la maison de Plumet, qui s'empressera de les satisfaire.

La traîne complémentaire s'adapte à un jupon de ville ou se cond sous la traîne de la robe. Elle a 80 centimètres de longueur et se vend 10 francs.

La traîne balayouse cordée convient, par sa forme allongée, aux robes princesse à traîne étroite, qu'elle soutient admirablement. Ses cinq grosses gauses sont voilées par un plissé balayouse rehaussé de valenciennes anglaise ; le plissé est assez long pour faire le tour de la robe. Ce modèle, très-ingénieux, coûte 12 francs.

Le dessus de corset en fine percale diffère des corsages achetés dans les magasins de lingerie par ses basques longues, qui recouvrent entièrement le corset-cuirasse. Sans aucune garniture, il vaut 3 francs ; garni de dentelle Mirecourt, 4 francs ; garni de broderie, 5 francs.

## SPÉCIALITÉS

De tous les produits en réputation créés par la parfumerie moderne, un seul répond également à la question d'élégance et à la question d'hygiène : c'est la *Crème Simon*, qui non-seulement blanchit le teint, mais le préserve des rides, des rougeurs, des gerçures, du hâle et des taches de rousseur.

Ce produit ne contient aucun corps gras ; sa base principale est la *glycérine*, dont on connaît les excellents effets.

Un des grands avantages de la *Crème Simon* est de ne s'altérer jamais ; elle résiste à tous les voyages, à tous les changements de climat. On peut, dans les pays éloignés, en faire des provisions, sans crainte de les voir se détériorer.

La *Crème Simon* est l'œuvre d'un de nos meilleurs chimistes, qui ne confie à personne le soin de sa fabrication : aussi le succès a-t-il, à bon droit, récompensé ses efforts. Pour notre part, nous en avons souvent conseillé l'usage, et nous n'avons jamais reçu, à ce sujet, que des remerciements. Ce produit a fait ainsi lui-même la meilleure preuve de son mérite, et c'est pourquoi nous n'hésitons pas à le recommander encore.

Il est important d'exiger des principaux parfumeurs et pharmaciens, chez lesquels se trouve cette crème, le nom de M. SIMON, pharmacien de Lyon (rue de Lyon, 83). Pour la vente en gros, s'adresser à Paris, 36, rue de Provence.

— On a bien essayé, mais personne jusqu'à présent n'y avait complètement réussi, de préparer une eau qui pût empêcher la chute des cheveux, leur rendre leur couleur naturelle, tenir la tête dans un durable état de propreté et de santé, et détruire les pellicules. Un grand nombre d'huiles, d'éluxirs, de liquides parés des noms les plus ingénieux, les plus exotiques, les plus séduisants et les plus coquets, se sont posés tour à tour en talisman infailibles, sans parvenir à une situation capable d'écarter légitimement toute rivalité.

Aujourd'hui, voici venir l'eau *Boissy*, dont on dit merveilles. Sur ce qui nous en a été rapporté, nous engageons nos lecteurs et lectrices à en essayer, espérant qu'elle satisfera enfin le public, éprouvé jusqu'ici par tant de déceptions.

L'eau *Boissy* est une préparation très-saine, d'un parfum agréable, et qui ne présente aucun des dangers qu'offrent les teintures.

Dépôt général à Paris : maison Pinaud, boulevard Poissonnière, 12.

M. P. A.

ROUVENAT (S) et CH. LURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

A4 GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.